

UNE POÉSIE DE JEAN RAMEAU

UN CONCOURS ORIGINAL ORGANISÉ PAR LE "NEW-YORK HERALD"

Le *New-York Herald* vient d'organiser un concours qui ne manque pas d'originalité. Il offre trois prix de \$500 chacun pour la meilleure traduction en anglais, en allemand et en hollandais de la dernière poésie de l'illustre écrivain français, Jean Rameau. Cette poésie, véritablement inspirée, est une des meilleures de ce poète délicat. Elle est dédiée à la jeune reine Wilhelmine, la seule souveraine qui ait, accordé une réponse favorable à l'appel désespéré du pauvre Oncle Paul. Comme nos lecteurs peuvent en juger, la traduction fidèle en sera d'autant plus difficile que le traducteur devra observer la même mesure, devra rimer ses vers et suivre l'idée de l'auteur aussi près que possible. Jugez-en.

A SA MAJESTÉ LA REINE WILHELMINE

O Reine de vingt ans, majesté frêle et blonde,
Pouvant régner sans sceptre et vaincre sans combats,
Votre étoile vous fit reine des Pays Bas,
Votre auguste bonté vous fait reine du monde.

Vous n'aviez qu'un royaume et l'Europe est à vous,
Partout où bat un cœur vous mettez votre empire ;
Chaque désespéré qui souffre et qui soupire
Se sent votre sujet et tombe à vos genoux.

Vous, seule, entre les rois, fîtes le geste mâle ;
Vous seule avez tendu vos mains vers la douleur,
Comme un rosier soutient de ses rameaux en fleurs
Un chêne vermoulu, touché par la mort pâle

Vous seule avez fait croire en ce monde trop vieux,
Où les anges plaintifs sont chassés par les bêtes,
Que le Dieu juste et bon plane encore sur nos têtes ;
Et sans votre sourire on eût douté des cieux !

Oh merci ! pour avoir souri vers la tristesse,
Et flatté le lion qui râlat sous les loupes ;
Pour avoir comme un cygne effarant des hiboux.
Mis un peu de grandeur sur notre petitesse !

O femme ! l'homme pour vous est réhabilité !
Par vous son front s'exalte encore et s'extasie !
Les poètes par vous croient à la poésie
Comme les bois frojés d'oiseau croient à l'été !

Aussi, soyez leur reine ! Et que dans leur mémoire,
Votre trône à jamais s'érige ! Que leur main
Effeuille le bonheur pour vous sur le chemin,
Et tresse à votre front les roses de la gloire !

Que leurs chants bien rythmés écartent les douleurs !
Que la paix et l'amour soient seuls votre cortège !
Et que le soleil blond vous rie et vous protège
Comme un porte-étendard promenant vos couleurs !

JEAN RAMEAU.

L'HEUREUX BERGER

CONTE BOHEME

Un jour, le bon Dieu se promenait sur la terre avec saint Pierre ; ils arrivèrent auprès d'un berger qui faisait paître son troupeau. Tous deux très-affamés, ils demandèrent au berger de leur donner quelque chose à manger, ajoutant que le bon Dieu le récompenserait. Le berger ne savait pas à qui il avait affaire, mais il avait bon cœur ; il tira de son sac un gros morceau de pain qu'il avait réservé pour son repas du soir, et le leur donna.

— Mangez, dit-il, et que Dieu vous bénisse ! la faim est une vilaine chose.

Le bon Dieu et saint Pierre mangèrent du meilleur appétit. Une fois rassasiés, le bon Dieu dit au berger :

— Je te remercie, brave homme. Tu nous as donné ton dernier morceau de pain au risque d'avoir faim toi-même. Une si bonne action mérite récompense ; nous ferons tout ce que nous pourrions pour te laisser un souvenir heureux. Forme trois souhaits, tous trois seront exaucés, mais réfléchit bien, pour n'avoir pas à regretter de t'être trompé.

Le berger aimait à fumer ; son premier souhait fut d'avoir une pipe toujours allumée et qu'il n'eût jamais besoin de fumer.

Ce vœu à peine formé, il trouva dans sa main une

belle pipe, au-dessus de laquelle une fumée bleuâtre se balançait.

— Et ton second souhait ? demanda le bon Dieu.

Le berger réfléchit. Saint Pierre s'approcha de lui, et de la main lui montra le ciel. Le berger n'y fit pas attention : peut-être ne comprenait-il pas, peut-être avait-il envie de rester encore ici-bas. Il pensa qu'il aimait fort à jouer aux dés, mais qu'il avait peu de chance à ce jeu.

— Je voudrais, dit-il après un moment de réflexion, gagner toujours aux dés.

— Il sera fait suivant ta volonté, dit le bon Dieu ; et le troisième souhait ?

Pierre faisait des signes au berger et lui montrait le ciel, mais en vain.

— Je veux, dit le berger, avoir un sac où je puisse faire entrer qui je voudrai, et l'y garder jusqu'à ce que je lui permette de s'en aller.

Le bon Dieu consentit. Saint Pierre était en colère. "Un jour, pensait-il, tu demanderas le ciel, mais il sera trop tard."

Tout à coup le bon Dieu et saint Pierre disparurent. Le berger croyait d'abord être le jouet d'un rêve ; mais il vit la belle pipe, et à côté un grand sac en beau cuir tout neuf. Cela le mit en belle humeur ; il laissa là ses brebis et se mit à courir le monde.

Il alla de droite et de gauche, fumant, jouant aux dés et gagnant toujours. Il avait de l'argent plein ses poches.

Un jour, il arriva dans un château dont on racontait d'étranges choses. Là, pendant la nuit, il se produisit des bruits épouvantables dont toute la maison était ébranlée. Le maître du château était un riche chevalier. Il fit annoncer partout qu'il donnerait de grosses sommes à celui qui rendrait le calme à son château. Beaucoup d'amateurs se présentèrent, nul ne réussit.

Le berger eut l'idée d'essayer.

Le chevalier le reçut fort bien, et le fit conduire à la chambre où il se produisait le plus d'horreurs. On lui donna à boire et à manger. Il attendit gaiement.

Au coup de minuit, un grand bruit se produisit ; quelque chose tomba du plafond : c'était un diable ! Il tomba, éternua plusieurs fois, de façon à faire trembler tout le château ; puis il s'avança vers le berger.

— Nous allons jouer aux dés, lui dit-il ; fais attention : si tu perds, tu es mort comme tous ceux qui ont osé pénétrer ici avant toi.

— C'est bon, c'est bon, dit le berger.

Et les voilà qui se mettent à jouer : le berger gagnait toujours. Le diable se mit en fureur, et, dans l'espérance de se rattraper, il jeta comme enjeu tout un monceau de ducats. Il perdit tout. De colère il sauta sur le berger et voulut l'étrangler ; mais celui-ci, sans s'émouvoir : "Au sac ! s'écria-t-il, au sac !" Et voilà mon diable dans le sac. Il eut beau remuer, crier, geindre, rien n'y fit ; il lui fallut rester dans le sac. Le berger se coucha tranquillement et dormit jusqu'au lendemain matin. Puis, la nuit suivante, il se remit à son poste et attendit les événements.

Cette fois, ce furent deux diables qui tombèrent du plafond ; ils invitèrent le berger à jouer, il gagna ; ils voulurent l'étrangler, et il les fourra dans le sac tout comme le premier.

La nuit suivante, il eut affaire à trois diables, dont l'un était Satan en personne ; il gagna encore et les mit dans le sac.

La quatrième nuit, personne ne se présenta.

Le berger alla trouver le maître du château, qui fut bien étonné ; il lui raconta ce qui était arrivé.

D'abord on ne voulut pas le croire ; mais il montra les cornes et les pieds fourchus de ses prisonniers, et il fallut bien se rendre à l'évidence.

On emporta les diables à la forge, et dix forts gailards se mirent à taper sur eux à tour de bras. Les diables priaient, suppliaient ; de fatigue on finit par leur faire grâce, et ils jurèrent par tous les serments infernaux de ne plus jamais revenir. Depuis ce temps-là on ne les a plus revus.

Notre berger n'avait rien à désirer ; il avait reçu des cadeaux magnifiques et il avait gagné aux dés une fortune immense. Il vivait sans souci ; mais, un beau

matin, la Mort, qui n'oublie personne, se souvint de lui. Quant à lui, il ne pensait guère à elle ; il était heureux, et les gens heureux ne meurent pas volontiers.

Il reçut donc fort mal la mort ; elle insista ; il l'en voya dans son sac.

— Lâche-moi, disait-elle ; je promets de t'épargner.

Mais il ne se laissa point attendrir. On vit alors un étrange spectacle : personne ne mourait plus ; les gens et les bêtes pullulaient dans les villes et les champs, comme la mousse dans les bois. Tout le monde se demandait ce que la Mort était devenue. Puis arriva une grande famine ; les hommes dépérissaient et souffraient cruellement sans mourir. Le berger eut pitié de cette misère ; il laissa partir la Mort, après lui avoir fait jurer qu'elle ne songerait jamais à lui.

Il vécut longtemps encore, sans nul souci. A la fin, la vie l'ennuya ; il résolut de partir pour le ciel.

Il marcha longtemps et il finit par arriver à la porte du paradis.

Il frappa. Saint Pierre parut.

— Qui es-tu, voyageur ? demanda par le guichet le porte clefs céleste.

— Un brave homme. Laisse-moi entrer ici.

Saint Pierre reconnut son berger.

— Impossible. Tu n'as rien à voir ici. Tu as oublié le ciel et tu as préféré les biens terrestres. Je ne puis te donner ce que tu as méprisé. Va retrouver ceux avec qui tu jouais si bien aux dés.

Et saint Pierre ferma le guichet.

Le pauvre berger prit la route de l'enfer.

En arrivant à la porte, il rencontra un des diables qu'il avait jadis mis dans son sac et que les forgerons avaient si bien arrangés. Ce gardien poussa des cris épouvantables qui ameutèrent tout l'enfer. On doubla les postes des portes, avec consigne de ne pas laisser entrer l'ennemi.

Que faire ? Voilà notre berger bien embarrassé.

Il préféra retourner au ciel pour tâcher d'attendrir saint Pierre.

Larmes, prières, il n'épargna rien. Le porte-clefs finit cependant par s'adoucir, ouvrit la porte, et donna place au berger auprès de lui.

Depuis ce temps, quand saint Pierre dort, c'est le berger qui remplit ses fonctions.

Puisse-t-il, ami lecteur, t'ouvrir un jour les portes du paradis !

LA FAMILLE DU PRÉSIDENT KRUGER

(Voir gravure)

La curiosité sympathique qui s'attache à la personne du vénérable président se reporte tout naturellement sur les membres de sa famille. Ses deux petites-filles, Mme Eloff et Mlle Guttman ont été, des premières à le saluer à son arrivée en France. Nous publions leurs portraits les plus récents, en un groupe fort gracieux, où figurent avec leur mère, les arrière-petits-enfants de M. Kruger. Le jeune "aiglon du Transvaal", debout entre les deux femmes, ressemble, dit-on, étonnamment à son illustre bisaïeul.

UNE AME POUR ENJEU

Dans la forêt de Clairmarais, près de Cambrai, en France, on voit les ruines du couvent de ce nom, et la tradition suivante se rapporte à sa fondation :

A l'endroit où plus tard il fut construit, s'élevaient jadis les tours majestueuses d'un magnifique château, mais son existence remonte à une époque très-éloignée, plus de sept cents ans s'étant écoulés depuis.

Dans ce château vivait un puissant seigneur, qui avait une très-belle femme, mais elle était extrêmement orgueilleuse, et trop hautaine pour s'associer à aucune personne, à moins qu'elle ne fût aussi noble qu'elle-même. Un jour son mari sortit à cheval et la nuit vint sans qu'il fût revenu. Pendant son absence un chevalier demanda l'hospitalité au château. La dame non seulement y consentit, mais le fit entrer dans sa chambre. Là, l'étranger sut gagner les bonnes